BIOGRAPHIE.

RAMEAU

OU

LE PREMIER SOURIRE D'UN GRAND HOMME.

Quelle joie pour une famille lorsque Dieu exauce ses vœux les plus chers et lui donne un enfant! Mais aussi quelle anxiété pour l'existence et l'avenir de cet être adoré! Ces sentiments contraires agitaient l'âme d'une jeune femme que la bénédiction du ciel avait depuis peu rendue mère. Assise auprès d'une nourrice sur les genoux de laquelle le nouveau-né repose, elle couve son fils d'un regard plein d'amour et de mélancolie, elle étudie ses moindres mouvements, elle cherche à lire dans ses yeux à peine ouverts le sort qui lui est réservé. « Quelles destinées t'attendent, pauvre enfant? lui disait-elle en pressant sa main. Vivras-tu seulement assez pour connaître et chérir celle qui t'a donné le jour? Et puis, que deviendras-tu? Dois-tu t'illustrer dans les sciences, dans les lettres? Iras-tu sur le champ de bataille verser ton sang pour la patrie? ou bien suivras-tu la carrière pacifique de ton père, seras-tu musicien? » L'enfant se mit à sourire, ses lèvres appelèrent un baiser. « Ah! tu veux être musicien? mais grand artiste alors? tu te feras un nom qui passera à la postérité? » Et l'enfant souriait toujours, comme s'il eût compris, comme s'il eût essayé de répondre. M^me^ Rameau interpréta ingénieusement ce premier sourire de l'innocence; elle voulut y voir une révélation de l'avenir, elle crut sincèrement son fils appelé par son génie à rénover l'art musical. Brillantes espérances, vous réaliserez-vous jamais? N'êtes-vous pas plutôt une de ces douces illusions dont le cœur d'une mère se berce si aisément? Le temps nous l'apprendra.

Nous sommes en 1689, Jean-Philippe a grandi, il entre dans sa sixième année. Son père ne partage pas la superstition maternelle, il ne croit pas à l'influence du premier sourire; de son enfant il veut faire un savant, et non pas un organiste végétant, comme lui, dans une obscure médiocrité; il le met au collége. L'étude du rudiment intéresse peu notre écolier, dont la passion pour la musique se développe sourdement. Ses leçons il les récite en chantant et en battant la mesure, ses cahiers de devoirs il les barbouille

Ayuntamiento de Madrid

d'un griffonnage informe de noires et de croches, de silences et de soupirs. Il est reprimandé, mis au cachot : répression impuissante ; on se décide à ne plus contrarier sa nature ; il est retiré de pension.

Le jeune artiste ne quitte plus le clavecin ; il travaille avec une persévérance opiniâtre ; bientôt ses doigts glissent sur les touches avec une merveilleuse facilité ; à huit ans, disent ses biographes, il exécute avec une rare perfection. De Milan, où il étudie sous les meilleurs maîtres, il revient en France, se fait entendre et admirer à Dijon, à Marseille, à Lyon, à Montpellier. Vers 1717 nous le retrouvons à Paris, prenant des leçons de Marchand, qui jouissait alors d'une réputation due bien plus au hasard qu'au talent. Rameau termine son éducation musicale en composant pour le clavecin *les Tourbillons* et *les Tendres Plaintes*. Ces essais excitent la jalousie de Marchand, qui, devinant un rival dangereux, abandonne l'élève auquel d'ailleurs il n'a plus rien à enseigner ; il fait plus ; il se déclare hautement son ennemi, et c'est grâce à ses basses intrigues que la place d'organiste à Saint-Paul, méritée par Rameau, est accordée à Daquin, son concurrent. Rameau supporte ces mesquines vengeances avec philosophie, et il se borne à sourire, quand son ancien professeur répète avec complaisance : « Rameau a peut-être plus de main que moi, mais à coup sûr j'ai bien plus de tête. » Une telle arrogance, disons-le en passant, fut un jour honteusement punie. Marchand jouait à Dresde ; Bach[1] l'écoutait. Peu émerveillé du virtuose français, Bach le convie à une lutte musicale. Marchand accepte avec empressement ; mais il a le soin, au jour fixé pour le tournoi, d'être à cent lieues de Dresde.

Rameau vient chercher en Auvergne le repos et l'oubli de ses chagrins. Avec le chapitre de Clermont il signe un long engagement pour toucher l'orgue à la cathédrale. Cette modeste fonction lui laisse des loisirs dont il profite pour écrire ces pages sublimes qui doivent immortaliser son nom. Mais bientôt cette existence paisible lui devient à charge, et de nouveau il tourne ses regards vers la capitale. Les chanoines s'opposent à son départ : aux termes des conventions, Rameau leur doit encore quatre années de son travail. Le droit étant contre lui, Rameau recourt à la ruse. Le jour de la Fête-Dieu, les fidèles se pressaient en foule sous le saint portique, l'organiste va se faire entendre. Tout à coup les accords les plus discordants emplissent la voûte du temple ; les sons graves mugissent à côté des

[1] Bach (Jean-Sébastien), musicien allemand, organiste du duc de Weimar, né en 1685, mort en 1750. Le *Magasin*, dans le numéro dernier, a donné de ce compositeur une gavotte arrangée pour piano.

Ayuntamiento de Madrid

sons aigus; la flûte soupire avec la clarinette qui râle, la viole et le hautbois se livrent des assauts effrénés; c'est un renversement complet des règles de l'harmonie, c'est une confusion épouvantable, un charivari étourdissant. On s'élance auprès du musicien : il s'est enfermé, barricadé; par le trou de la serrure on lui adresse des reproches auxquels il répond avec une audacieuse simplicité : « Chacun ne fait que ce qu'il peut. » Puis il ajoute : « C'est ainsi que je comprends la musique, et c'est de la sorte que j'en ferai jusqu'à la fin de mon engagement. » On veut parlementer, il est sourd à toute transaction ; déjà ses mains se préparent à recommencer une infernale cacophonie... Le chapitre cède, consent à détruire le contrat et lui en glisse les morceaux sous la porte.

De retour à Paris, Rameau songe enfin à donner à ses œuvres le baptême de la publicité. *Hippolyte et Aricie* est joué dans les salons opulents du fermier général de La Poplinière. Ce financier célèbre aimait les arts et les cultivait non sans quelque avantage; il composait, et c'est à lui qu'on doit la romance si connue *O ma tendre musette;* il protégeait les artistes, sa générosité envers eux n'avait pas de bornes[1]. Il s'attacha Rameau par les liens d'une amitié qui ne se démentit jamais. « Lully[2] est mort! vive Rameau! » s'écriait-il en entendant la musique de son protégé. En 1733 *Hippolyte* fut solennellement représenté sur la scène de l'Opéra. Le succès dépassa toute attente; découvert dans une loge au fond de laquelle il se cachait avec modestie, l'auteur fut poursuivi des plus chaleureux applaudissements. A cette première audition, le prince de Conti demandait à Campra[3] ce qu'il pensait de l'ouvrage : « Monseigneur, répondit le vieux musicien, il y dans cet opéra assez de musique pour en faire dix; cet homme nous éclipsera tous. »

Un tel enthousiasme était raisonné; Rameau venait d'opérer une révolution dans la musique dramatique; il remplaçait la trop naïve simplicité de Lully par la vigueur du style, la variété des effets et la richesse de l'harmonie. « Ses ouvrages, dit Jean-Jacques Rousseau, ont les premiers élevé le théâtre de l'Opéra au-dessus des tréteaux du Pont-Neuf. » Et cependant ce genre nouveau trouva de nombreux détracteurs; il y eut des Ramistes et des Lullistes, comme plus tard il devait y avoir des Gluckistes et des Piccinistes; on poussa l'aigreur jusqu'à colporter cette méchante épigramme :

[1] De La Poplinière poussait loin la libéralité. Un jour qu'une dame regardait la lune avec une certaine fixité : « Oh! ne la désirez pas! lui dit-il, il me serait impossible de vous la donner. »

[2] Voir notice sur Lully, *Magasin*, tome VIII, p. 325.

[3] Campra (André), né en 1660, mort en 1744, compositeur français, a écrit plusieurs opéras.

Ayuntamiento de Madrid

Contre la moderne musique
Voilà ma dernière réplique ;
Si le difficile est le beau,
C'est un grand homme que Rameau.
Mais si le beau, par aventure,
N'était que la simple nature,
Dont l'art doit être le tableau,
C'est un pauvre homme que Rameau.

Pour imposer silence à ses calomniateurs, Rameau donne bientôt *Castor et Pollux* et *Dardanus*, qui mettent le sceau à sa réputation. Une faveur égale accueille *Anacréon*, *Zaïs*, *Pygmalion* et *les Indes galantes*. A propos de ce dernier opéra, on raconte l'anecdote suivante. Une dame demandait à notre auteur le secret pour composer. « Rien de plus aisé, répondit-il ; prenez une épingle, et sur ce papier réglé pointez à volonté, vous aurez composé. » La dame obéit. Rameau, sans changer les points, leur donne une valeur, les arme de dièzes et de bémols, les assujettit à une mesure, et en fait un morceau fort original resté célèbre sous le nom d'*Air de danse des sauvages*; il l'intercala plus tard dans *les Indes galantes*. Ajoutons, pour terminer l'histoire de ces piqûres d'épingle, que Dalayrac[1] plaça ce motif dans l'ouverture d'*Azémia*, opéra-comique représenté en 1787.

Nous venons d'étudier le talent, les succès de l'artiste, jetons un coup d'œil sur sa physionomie, sur son caractère. « Rameau, dit Mercier dans « le *Tableau de Paris*, était un homme grand, sec et maigre, qui n'avait « point de ventre, et qui, comme il était courbé, se promenait au Palais-« Royal, toujours les mains derrière le dos pour faire son aplomb ; il avait un « long nez, un menton aigu, des flûtes au lieu de jambes, la voix rauque.»

Rameau était vif, hautain et d'humeur assez difficile. Un jour, en causant, il commit un anachronisme; on l'en plaisanta. Furieux, il court au clavecin et se livre à une brillante improvisation : « Avouez, dit-il aux rieurs, qu'il est plus beau de trouver de tels accords que de savoir au juste en quelle année est mort Mérovée. Vous savez, et moi je crée. »

A l'une des répétitions d'*Hippolyte*, le chef d'orchestre, blessé des remontrances que l'auteur lui adressait, jeta sur le théâtre le bâton de commandement : « Apprenez, monsieur, lui crie Rameau, qu'ici je suis l'architecte et que vous n'êtes que le maçon. »

[1] Dalayrac (Nicolas), compositeur lyrique français, né en 1753, mort en 1809. *Gulnare*, *Adolphe et Clara*, *Gulistan*, *Maison à vendre*, sont restés au répertoire de l'Opéra-Comique.

Ayuntamiento de Madrid

Comme on se plaignait devant lui de la faiblesse des poëmes qu'il avait à mettre en musique, il dit : « Qu'on me donne la *Gazette de Hollande*, et j'en ferai un opéra. »

Il était en visite chez une dame dont le petit chien se mit à japper. Rameau se lève, saisit le pauvre animal et le jette par la fenêtre. La dame toute en pleurs demande la cause d'une telle brutalité : « Il aboyait faux ! » répondit-il avec indignation.

Entouré de gloire, d'honneurs et de richesse, Rameau arrivait à la fin de sa carrière. Il avait renoncé aux bruits du monde, et c'est à Passy seulement, dans la somptueuse retraite de La Poplinière, qu'il était donné à quelques amis de l'applaudir encore. Ce compositeur illustre, le Newton de l'harmonie, le père de la musique dramatique française, comme on l'appelait, s'éteignit doucement, le 12 septembre 1764. On l'inhuma à Saint-Eustache; ses restes furent déposés à côté de ceux de Lully.

Ainsi se réalisa l'espérance de cette mère qu'au début de cette notice, nous voyons rêveuse auprès du berceau de J. Philippe; ainsi ce sourire, étudié par nous en 1683, n'a pas trompé le cœur maternel, c'était bien le premier sourire d'un grand homme : Rameau fut le plus beau génie musical de son siècle.

A. C.

HISTOIRE.

(*Explication de l'énigme historique.*)

Dans un moment où une paix impatiemment attendue vient de se conclure, à la satisfaction de l'Europe entière, il nous a paru intéressant de jeter un coup d'œil en arrière et d'appeler l'attention de nos lectrices sur l'un des traités qui influèrent le plus sur les destinées de notre pays.

A la fin d'une guerre pendant laquelle la France et l'Angleterre se liguèrent contre l'Espagne, Turenne remporta, le 14 juin 1658, une victoire décisive, près des Dunes, sur l'armée espagnole que commandaient Condé et don Juan d'Autriche. Des revers multipliés amenèrent l'Espagne à souhaiter la paix. Mazarin la désirait également. En effet, quoique puissante au dehors, la France était souffrante au dedans, le moment semblait venu pour elle de se reposer de ses agitations et de ses triomphes.

Ayuntamiento de Madrid

Philippe IV envoya à Paris don Antonio Pimentel, un de ses secrétaires d'Etat, pour proposer les bases d'un traité. Les préliminaires étant convenus, l'honneur de la conclusion fut réservé aux premiers ministres des deux couronnes, Mazarin et don Louis de Haro, qui gouvernait l'Espagne. Après la signature d'une suspension d'armes (8 mai 1659), le cardinal se rendit à Saint-Jeau-de-Luz, et don Louis de Haro à Saint-Sébastien, sur la frontière des deux royaumes.

L'île des Faisans était une petite île formée par la Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne, à une lieue de Fontarabie et du golfe de Gascogne. Ce fut dans cet îlot que les plénipotentiaires des deux couronnes tinrent vingt-cinq conférences pour la conclusion de la paix, et que les deux rois eurent une entrevue. On construisit pour cela deux ponts, l'un du côté d'Espagne, l'autre du côté de France, et un palais de bois dans l'île. La paix fut conclue le 7 novembre 1659; elle est connue sous le nom de *paix des Pyrénées*.

La France acquit du côté des Pays-Bas la ville *d'Arras*, et généralement tout le *comté d'Artois*, à la réserve de Saint-Omer et Aire; dans le comté de Flandre, *Gravelines*, *Bourbourg*, *Saint-Venant* et leurs dépendances; dans le comté de Hainault, *Landrecy* et *le Quesnoi*; dans le duché de Luxembourg, *Thionville*, *Montmédy*, *Damvillers* et *Ivoy*; enfin, *Marienbourg*, *Philippeville*, *Avesnes*, entre Sambre et Meuse. Du côté des Pyrénées, elle ne garda que *Perpignan*, le *Roussillon* et *Conflans*. Il y eut beaucoup de restitutions de part et d'autre.

Le rétablissement du prince de Condé fut, non sans peine, accordé par la France.

L'article le plus important du traité des Pyrénées fut le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne, *Marie-Thérèse*, fille de Philippe IV. Le cardinal désirait qu'elle reçût pour dot la Franche-Comté et les Pays-Bas; mais on ne lui assigna, par le contrat de mariage, que 500,000 écus d'or; encore ne furent-ils jamais payés, et il en coûta davantage au roi pour l'aller recevoir sur la frontière. En effet, si un grand appareil avait entouré les conférences de l'île des Faisans, de plus grandes magnificences signalèrent la célébration du mariage.

Louis XIV conduisit son épouse de la frontière des Pyrénées au sein de ses Etats avec le plus beau cortége. Pendant une grande partie de la route, on le vit suivre ou précéder la voiture de la nouvelle reine de France, à cheval, le chapeau bas. Ce fut ainsi qu'il lui fit faire son entrée à Paris. Tout dans cette fête brillait de grâce, de fraîcheur; tout eût brillé d'es-

Ayuntamiento de Madrid

pérance et de joie, si le cardinal Mazarin n'avait attristé les regards par la pompe insolente qu'il s'avisa de déployer.

En se mariant, l'infante renonça solennellement, comme on sait, pour elle et pour ses descendants, à toute succession aux Etats d'Espagne; clause qui n'était qu'une vaine formalité, si la France était trop faible pour former des réclamations, et une barrière impuissante, si elle avait les moyens d'élever des prétentions et de les soutenir. Mazarin prévit ce que vaudraient ces renonciations, en cas que la postérité mâle de Philippe IV s'éteignît; et les événements l'ont justifié après plus de quarante années.

La paix des Pyrénées, glorieuse pour la France, et d'autant plus solide qu'elle était dictée par la modération, dit M. Ragon, donna à ce royaume la première place parmi les Etats de l'Europe, et mit le comble à la puissance de Mazarin. Quoique Louis XIV eût alors plus de vingt ans, le cardinal conserva sur lui et sur le royaume une autorité absolue, jusqu'à sa mort.

A.-L. R.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le célèbre navigateur français qui, en 1842, trouva la mort dans la catastrophe du chemin de fer de Versailles?

INDUSTRIE.

LES PERLES.

Les perles étaient tellement estimées dans l'antiquité que les anciens les croyaient formées de la rosée et de la lumière. Ils les avaient consacrées à Vénus. Un fil de perle était aussi le symbole du lien conjugal.

Il y a plus de vingt siècles que les perles étaient déjà une parure magnifique dans la Grèce; on les employait à former des bracelets et d'autres ornements. « Les Romains en faisaient un si grand cas qu'ils les plaçaient parmi les immeubles que leur volonté les portait à transmettre en forme légale à leurs descendants. » Ils en possédaient des quantités immenses, qu'ils s'étaient procurées aux dépens des provinces subjuguées. On fit présent à Servilie, mère de Brutus, d'une perle qui avait coûté douze cent mille francs de notre monnaie.

Ayuntamiento de Madrid

Parmi les richesses portées au triomphe de Pompée, on admira trente-trois couronnes de perles. La chapelle dédiée à Vénus en était enrichie ; on en avait recouvert l'image de Pompée. Les vêtements, les chaussures même en étaient chargés ; ce qui irrita si fort un philosophe qu'il s'écria : Il ne doit plus être question de porter des perles; il faut qu'elles servent de pavé. Cependant l'empereur Alexandre Sévère, ayant reçu en présent deux perles d'une grosseur extraordinaire, ne voulut pas que sa femme les portât en public, pour ne pas donner un mauvais exemple.

Les deux perles qui formaient les pendants d'oreilles de Cléopâtre valaient, dit-on, une somme égale à trois millions huit cent mille francs. On sait qu'elle en fit dissoudre une des deux dans un acide, après avoir parié avec Antoine qu'elle boirait la valeur de plus d'un million dans une seule coupe. La seconde de ces perles fut sciée en deux et placée aux oreilles de Vénus, dans le Panthéon. Clodius Esopus, fameux comédien romain, fit aussi dissoudre des perles au milieu d'un festin, pour les offrir à ses convives. Ainsi les Romains étaient devenus plus extravagants dans leur magnificence que les despotes orientaux ; car au moins le sultan des *Mille et une Nuits*, auquel on sert un plat de concombres *avec une farce de perles*, se récrie-t-il sur l'étrangeté d'un pareil mets.

On compte en Asie, au nombre des plus fameuses perles, celles qui formaient les pendants d'oreilles d'une femme arabe nommée Maria. Elle en fit don au temple de la Mecque. La beauté de ces perles passa en proverbe : en parlant d'une chose inestimable, qui mérite d'être obtenue par les plus grands sacrifices, les Arabes disaient : Obtenez-la, fût-ce au prix des pendants d'oreilles de Maria ; et l'expression *pour les pendants d'oreilles* de Maria s'employait communément de même que notre locution française *pour tout l'or du monde*.

La belle perle que Fernand Cortez rapporta des Indes occidentales était de la grosseur d'une poire. Fernand la perdit devant Alger, en la montrant à un de ses amis, tandis qu'ils étaient sur le tillac d'un vaisseau. La perle tomba à la mer et l'on ne put jamais la retrouver. Cortez n'avait pas voulu la vendre même à l'empereur, la réservant pour la femme qu'il voulait épouser [1].

La plus grande perle que l'on connaisse en Europe pèse cent vingt-six carats ; elle a été apportée des Indes occidentales, en 1620, par François Gogibus, natif de Calais, qui, à son passage à Madrid, l'offrit au roi d'Espagne. Sa forme est celle d'une poire régulière.

[1] *Histoire de Charles-Quint.*

Ayuntamiento de Madrid

Parmi la quantité de perles que l'on présentait tous les ans au roi d'Espagne, ce prince faisait mettre à part les plus belles et les destinait à l'ornement des églises. On peut juger de la quantité qu'il en consacrait à cet usage par un habit brodé de perles de la statue de Notre-Dame de la Guadeloupe. Le fond blanc de cet habillement n'était composé que de perles. Les broderies étaient formées par des émeraudes et des rubis.

La perle la plus extraordinaire qui soit au monde appartenait à Aceph-ben-Ali, prince d'une province de l'Arabie Heureuse. Elle ne pesait que douze carats; mais sa rondeur était parfaite, et on lui trouvait une sorte de transparence, singularité très-remarquable. Le voyageur Tavernier eut l'occasion de l'admirer dans une fête à laquelle furent invités plusieurs Européens. Après le repas, le prince tira d'une bourse cette perle pour la faire admirer à toute la compagnie. Elle ne tarda pas à devenir fameuse en Orient, au point que le Grand Mogol en fit offrir cent quarante mille francs, qui furent refusés.

Le schah de Perse possède une perle si belle et si grosse qu'on ne la croirait pas véritable. Enfin, on cite les perles de la famille de Tippo-Saïb.

Personne n'ignore à présent que presque toutes les perles se trouvent dans une espèce d'huître dont la coquille est nacrée à l'intérieur, et voici ce que disent à ce sujet les naturalistes : « La matière de la perle n'est autre chose que celle qui forme la nacre de la coquille. La seule différence entre les lames qui forment cette nacre et celles de la perle, c'est que les unes sont planes, et les autres courbes et concentriques. La perle est produite par l'abondance de la liqueur nacrée, qui, au lieu de s'aplatir en s'étendant et de former des couches dans le fond de la coquille, a stillé par goutte en petits pelotons qui se sont agglomérés. Cette liqueur est condensée de manière à former des perles plus ou moins régulières. Quand deux perles sont placées auprès l'une de l'autre, la liqueur nacrée, en s'y portant, finit par les unir; c'est ainsi que l'on parvient à expliquer la formation de la perle en poire. Il faut seulement que la liqueur nacrée n'ait fourni de nouvelle matière aux deux perles dont il s'agit ici, pour les joindre et les agglutiner, qu'au moment où elles se trouvaient d'un certain volume, et que l'une des deux était beaucoup plus grosse que l'autre. La forme extérieure de la perle dépend presque toujours de son noyau central; de sorte que si le milieu se trouve rond et qu'il surnage en quelque sorte dans la coquille, la perle conservera sa rondeur en grossissant. Si, au contraire, ce centre a un autre signe, il donnera naissance à une perle irrégulière et souvent même à des jeux de la nature fort curieux. On a vu de ces sortes de perles qui

Ayuntamiento de Madrid

représentaient la tête d'un chien, l'ordre de la Toison d'or, le torse du Vatican, une figure de Chinois avec ses bras croisés, une tête d'homme. Celle-ci se trouve au Musée des Antiques, à Paris. Quelques-unes montrent la prunelle d'un œil sur leur superficie; elles sont très-rares. »

Toutes ces singularités ne sont peut-être pas, après tout, l'ouvrage de la nature, car on assure que les habitants de l'Asie, voisins des pêcheries, ont assez d'adresse pour insérer dans les coquilles des petits ouvrages qui, avec le temps, se revêtissent de la substance qui forme les perles.

Presque toutes les perles nous viennent des pays étrangers. Les plus célèbres pêcheries sont situées dans le golfe Persique, et près de l'île de Ceylan, dans la baie de Condatchey. En mars et en avril, on voit arriver une affluence extraordinaire d'hommes et de bateaux. Au moment où un coup de canon annonce l'ouverture de la pêche, tous ces bateaux s'avancent dans la mer; la place où il est permis à chaque marchand de faire pratiquer des recherches est limitée. Aussitôt les plongeurs s'enfoncent sous l'eau. Ils sont attachés à une corde, dont l'extrémité tient à la vergue de l'embarcation, et qu'au moyen d'une poulie les matelots peuvent aisément lâcher ou retirer au besoin. Ceux qui plongent ont une pierre d'environ trente livres attachée aux pieds pour enfoncer plus vite, et un sac à la ceinture pour y mettre les huîtres. Dès qu'ils sont descendus au fond de la mer, souvent sur des pointes de rocher, ils ramassent promptement les huîtres et les mettent dans leur sac. S'ils en ont plus qu'il n'en peuvent emporter, ils en font un monceau, et, revenant sur l'eau pour reprendre haleine, ils envoient leurs camarades chercher ce qu'ils ont laissé. Ils ont eu soin de se boucher le nez et les oreilles avec du coton, et de se couvrir les mains avec des espèces de mitaines de cuir pour éviter d'être blessés par les rochers d'où ils détachent les huîtres avec un instrument de fer.

Les hommes qui font ce métier sont exposés à de grands périls; car, outre qu'ils peuvent demeurer accrochés à quelque récif, ou s'évanouir par le manque d'air, ils courent le risque d'être dévorés par les requins, malgré toutes les imprécations que des brames, payés pour cela, ont pu proférer dans la matinée, afin d'écarter ces animaux.

Dans cette dangereuse situation, il arrive pourtant que des plongeurs, lorsqu'ils rencontrent les pêcheurs d'un autre bateau, se battent avec ces derniers pour se disputer les huîtres.

Lorsqu'on a regagné le rivage, chaque propriétaire fait déposer les huîtres qu'on lui a apportées dans une sorte de parc ou dans des fosses creusées dans le sable. Là il les étale, et, pour ne pas endommager les

Ayuntamiento de Madrid

perles, il attend trois ou quatre jours ; alors les huîtres s'ouvrent d'elles-mêmes ; les perles sont retirées, bien lavées et placées sur une pile de petits bassins à cribles qui s'enchâssent les uns dans les autres ; les perles qui ne passent pas par le premier crible sont de premier ordre. Le dernier, qui n'est pas percé, reçoit les semences de perles.

Un voyageur raconte que l'île de Ceylan n'offre pas de spectacle plus curieux pour un Européen que celui de la baie de Condatchey durant la pêche. Cet aride désert présente alors un aspect des plus surprenants. Plusieurs milliers d'individus qui diffèrent entre eux par le teint, le pays, la caste et la profession, passent, repassent et forment une foule continuellement occupée. Le grand nombre de petites tentes et de huttes élevées sur le rivage, et où chacun a sa boutique, la multitude de barques qui, l'après-midi, reviennent de la pêche, l'anxiété peinte sur la physionomie des propriétaires, au moment où les barques approchent de la côte, l'empressement avec lequel ils y courent, dans l'espoir de trouver une riche cargaison ; le nombre prodigieux de joailliers, de courtiers, de marchands de toutes couleurs, indigènes et étrangers, ceux-ci séparant les perles et les assortissant, ceux-là les pesant, en examinant le nombre et la valeur, ou perforant celles qu'on veut enfiler; tous ces détails impressionnent vivement l'esprit et prouvent l'importance d'un pareil commerce.

Bientôt ces milliers d'huîtres, qui sont mortes, corrompent l'atmosphère, ce qui n'empêche pas qu'après le départ des marchands, on voit encore dans ces parages une grande quantité de glaneurs occupés à chercher les perles qui peuvent s'être perdues.

Il y a des perles de plusieurs couleurs; jaunes, roses, rouges, verdâtres (celles-ci sont très-estimées des Arabes), grises et noires. Le voyageur Tavernier en possédait quatre de cette dernière couleur; elles étaient fort brillantes et d'un très-grand prix. Mais, en général, les perles de couleur n'ont qu'une valeur arbitraire et ne conviennent qu'aux amateurs qui font des collections. Les perles les plus estimées en Europe doivent être parfaitement rondes et posséder un bel orient, c'est-à-dire une blancheur complète, jointe à un vif éclat, qui les fait étinceler à la lumière. On distingue aussi celles qui ont un léger ton azuré ; ces dernières sont les plus recherchées.

Les belles perles en forme de poire ne sont pas moins prisées que les rondes quand elles ont un certain poids. Il s'en trouve aussi de circulaires plus ou moins aplaties, en forme de lentille ; celles-ci ont une valeur moindre, on ne les perce pas. Les perles baroques, quoique bien inférieures,

Ayuntamiento de Madrid

ne laissent pas que d'être fort recherchées en Turquie; leur prix est infiniment au-dessous de celles qui sont rondes. On ne perce pas les petites perles nommées semences, et celles qui sont d'une grosseur extraordinaire reçoivent le nom de parangons.

C'est un défaut pour les perles d'être creuses ou rudes au toucher, d'avoir des taches et des aspérités; elles sont également considérées comme défectueuses quand les trous en sont trop grands ou que les bords se trouvent usés et aplatis par un trop long service.

Les perles ne servent pas seulement à la parure, on en fait usage en médecine, et elles entraient autrefois dans la composition du blanc dont les femmes se couvraient la figure. Il y a des cérémonies dans lesquelles les Indiens se font un devoir religieux de percer une perle. « La nacre n'est pas le seul coquillage qui fournisse des perles; on en trouve surtout dans les moules fluviatiles du Nord et de la Lorraine. Une abbesse de Mons avait un collier fait de ces perles : quoique brillantes et blanches, elles étaient la plupart baroques et nullement comparables à celles de l'Orient.

Le roi de Suède avait anobli Linné, pour avoir trouvé le moyen de faire grossir les perles dans les moules et dans les huîtres du Nord, mais le secret n'a jamais été divulgué.

Malheureusement cette charmante production de la nature peut à peine conserver son éclat pendant un siècle[1]. Au bout de ce temps, les perles deviennent moins brillantes et finissent par mourir, c'est-à-dire qu'elles restent d'un blanc mat et sont plus fragiles. Voici un exemple du ramollissement des perles.

En jetant les fondations de Saint-Pierre de Rome, on découvrit un caveau où avaient été déposés les corps des deux jeunes filles de Stilicon. Leurs parents les avaient inhumées avec beaucoup de magnificence. Toutes les richesses trouvées dans le caveau furent portées au pape; elles étaient en très-bon état, à l'exception des perles, qui étaient si tendres qu'elles s'écrasaient facilement entre les doigts.

La perle fausse est fabriquée avec du verre blanc soufflé en globules; chaque globule est couvert intérieurement d'une couche de cette substance blanche, argentine et nacrée qui recouvre le corps d'un petit poisson de nos rivières, appelé *ablette*. L'écaille de ce poisson, macérée avec du sel et

[1] Mme de Créquy, dans ses Mémoires, prétend que pour empêcher les perles de s'éteindre, il faut les enfermer avec un morceau de racine de frêne; on avait ainsi conservé, dit-elle, pendant plusieurs siècles, dans la famille de Mme d'Egmont, une magnifique parure de quatre cent mille francs.

Ayuntamiento de Madrid

pulvérisée avec soin dans l'eau, forme la base du mélange que l'on souffle, à l'aide d'un chalumeau, dans l'intérieur des globules. Lorsque cette couche interne est sèche, on fait baigner la perle dans la cire blanche fondue (cire vierge); cette cire s'introduit dans l'intérieur de la perle, lui donne le son, le poids, le tact et l'éclat de la perle véritable, car elle laisse percer à travers la couche du blanc d'Orient (c'est ainsi que l'on nomme la préparation d'écailles d'ablette) une teinte d'un blanc jaunâtre, ce qui donne à ces globules de verre l'apparence de la perle naturelle. A. Survilli.

VOYAGES.

VOYAGE EN RUSSIE (1847).

(Fin.)

Pour en revenir à l'orchestre de Berlin, je ne fus pas longtemps à reconnaître ses mauvaises dispositions à mon égard, pendant les études de *Faust*. L'accueil glacial qu'il me faisait chaque jour à mon entrée, son silence hostile après les meilleurs morceaux de la partition, les regards courroucés lancés sur moi par les flûtes surtout, et les révélations que je reçus enfin des musiciens restés mes amis, ne pouvaient me laisser aucun doute.

A propos de quelques-uns des siffleurs de la ballade, il m'est donc assez permis de me *méfier* (c'est le cas de le dire) de leurs accointances avec les grandes flûtes, les flûtes immenses, les flûtes incomparables de l'Opéra de Berlin. Quoi qu'il en soit, je le répète, l'exécution de l'orchestre fut belle et irréprochable comme celle des chœurs. Boëtticher chanta en excellent musicien et en véritable artiste le rôle de Méphistophélès, le public cria *da capo*, après la scène des sylphes, mais j'étais de mauvaise humeur et ne voulus point recommencer le morceau; M^me^ la princesse de Prusse, qui deux fois était venue, à huit heures du matin, dans la salle froide et obscure de l'Opéra, entendre mes répétitions, me dit toutes sortes de choses aimables; le roi m'envoya par Meyerbeer la croix de l'Aigle-Rouge, m'invita à dîner à son château de Sans-Souci le surlendemain; et le grand critique Rellstab, l'ennemi si longtemps acharné de Meyerbeer et de Spontini, après m'avoir verbalement donné des marques d'amitié et d'estime, m'*éreinta* dans la Gazette d'Etat on ne peut mieux. Voilà bien des succès!...

Ayuntamiento de Madrid

Ce dîner à Sans-Souci fut charmant. M. de Humboldt, le comte Mathieu Wielhorski et M^me^ la princesse de Prusse se trouvaient parmi les convives. Après le dessert, on alla prendre le café dans le jardin. Le roi se promenait, sa tasse à la main. En m'apercevant sur l'escalier d'un pavillon, il s'écria de loin :

« Eh ! Berlioz, venez donc me donner des nouvelles de ma sœur et me raconter votre voyage en Russie. »

Je m'empressai d'accourir, et je ne sais quelles folies je débitai à mon auguste Amphitryon, qui le mirent de très-joyeuse humeur.

« Avez-vous appris le russe ? me demanda-t-il.

—Oui, sire, je sais dire *na prava*, *na leva* (à droite, à gauche), pour conduire un conducteur de traîneau ; je sais dire encore *dourack !* quand le conducteur s'égare.

— Et que signifie le mot *dourack* ?

— Il veut dire imbécile, sire.

— Ah ! ah ! ah ! imbécile, sire ; imbécile, sire ! c'est charmant ! »

Et le roi de rire aux éclats, avec de tels soubresauts d'abdomen et de bras, qu'il répandit sur le sable presque tout le contenu de sa tasse. Cette hilarité, à laquelle je me mêlai sans façons, fit de moi tout à coup un important personnage. Plusieurs courtisans, officiers, gentilshommes et chambellans la remarquèrent du pavillon où ils étaient restés, et l'on songea aussitôt à se mettre bien avec cet homme qui faisait tant rire le roi et qui riait même avec lui si familièrement.

Aussi, en revenant au pavillon l'instant d'après, me vis-je entouré de grands seigneurs, à moi parfaitement inconnus, qui me faisaient de profonds saluts, en déclinant modestement leur nom : « Monsieur, je suis le prince de ***, et je m'estime heureux de faire votre connaissance.— Monsieur, je suis le comte ***, permettez-moi de vous féliciter du beau succès que vous venez d'obtenir.— Monsieur, je suis le baron de ***, j'ai eu l'honneur de vous voir, il y a six ans, à Brunswick, et je serais enchanté de, etc., etc. »

Je ne comprenais pas d'où me pouvait naître à l'improviste un tel crédit à la cour de Prusse, quand enfin je me rappelai la scène du premier acte des *Huguenots*, où Raoul, après avoir reçu la lettre de la reine Marguerite, se voit environné de gens qui lui chantent en canon, sur tous les degrés de la gamme :

Vous savez si je suis un ami sûr et tendre!

Ayuntamiento de Madrid

On me prenait pour un puissant favori du roi. Quel drôle de monde que celui d'une cour !

Sans être ni puissant, ni favori, je suis au moins profondément reconnaissant de la bienveillance dont le roi de Prusse m'a donné si souvent des preuves, et il n'y eut pas l'ombre de flatterie de ma part quand je lui dis ce jour-là, dans un moment de conversation sérieuse :

« Vous êtes le vrai roi des artistes !

— Comment cela? qu'ai-je donc fait pour eux?

— A ne parler que des artistes musiciens, vous avez fait pour eux beaucoup, sire. Vous avez comblé d'honneurs et royalement récompensé Spontini et Meyerbeer; vous avez fait splendidement exécuter leurs ouvrages ; vous avez fait remettre en scène d'une façon grandiose les chefs-d'œuvre de Gluck, qu'on n'entend plus nulle part hors de Berlin ; vous avez fait représenter l'*Antigone* de Sophocle, et commandé pour cette résurrection de l'antique des chœurs à Mendelssohn ; vous avez chargé encore ce maître d'écrire la musique de la ravissante fantaisie de Shakespeare, *le Songe d'une nuit d'été*, etc., etc.; et de plus, l'intérêt direct que vous prenez à toutes les nobles tentatives de l'art devient un excitant pour l'activité des producteurs, un encouragement incessant pour leurs travaux. Et ce point d'appui, que Votre Majesté offre ainsi aux efforts des artistes, a d'autant plus de prix qu'il est presque le seul de cette nature qu'ils aient en Europe.

— Allons, c'est peut-être vrai ce que vous dites là, mais il n'en faut pas tant parler. »

Voilà, monsieur le directeur, ce que je puis dire de mon voyage en Russie. Mais si, depuis mon retour en France, il m'est souvent arrivé de soupirer en songeant à cet ardent et intelligent public, à ces splendides soirées musicales, à ces exécutions grandioses de Saint-Pétersbourg, et à la gracieuse courtoisie des Russes, croyez-le bien, je n'en suis pas moins aussi patriote que vous, et très-fier d'être Français.

H. Berlioz.

Ayuntamiento de Madrid

LITTÉRATURE ANGLAISE.

GRAY.

Thomas Gray naquit à Londres le 26 décembre 1716. Il mourut le 30 juillet 1771.

Les ouvrages de ce poëte sont peu nombreux. Les odes *à l'Adversité*, *au Printemps* et *à la Musique*, l'ode intitulée *le Barde*, toutes ces compositions diverses sont de la plus grande force, et placent Gray au rang des premiers lyriques de son pays. Il n'existe peut-être pas dans la langue anglaise une pièce de vers qui surpasse l'élégie suivante par la solennité du sujet, la grandeur des pensées, la délicatesse des sentiments, la magnificence des images et l'harmonie du style. C'est une composition éminemment anglaise, d'une teinte mélancolique et touchante.

ÉLÉGIE.

Le jour fuit : de l'airain les lugubres accents
Rappellent au bercail les troupeaux mugissants;
Le laboureur lassé regagne sa chaumière.
Du soleil expirant la tremblante lumière
Délaisse par degrés les monts silencieux ;
Un calme solennel enveloppe les cieux,
Et sur un vieux donjon, que le lierre environne,
Les sinistres oiseaux, par un cri monotone,
Grondent le voyageur, dans sa route égaré,
Qui vient troubler l'empire à la nuit consacré.

Près de ces ifs noueux dont la verdure sombre
Sur les champs attristés répand le deuil et l'ombre,
Sous ces frêles gazons, parure du tombeau,
Dorment les villageois, ancêtres du hameau.
Rien ne peut les troubler dans leur couche dernière,
Ni le clairon du coq annonçant la lumière,
Ni du cor matinal l'appel accoutumé,
Ni la voix du printemps au souffle parfumé.

Ayuntamiento de Madrid

Des enfants réunis dans les bras de leur mère
Nepartageront plus sur les genoux d'un père
Le baiser du retour, objet de leur désir,
Et le soir au banquet la coupe du plaisir
N'ira plus à la ronde égayer la famille.

Que de fois la moisson fatigua leur famille !
Que de sillons traça leur soc laborieux !
Comme au sein des travaux leurs chants étaient joyeux,
Quand la forêt tombait sous les lourdes cognées!
Que leurs tombes du moins ne soient pas dédaignées;
Que l'heureux fils du sort, déposant sa grandeur,
Des temples villageois respecte la candeur;
Que le sourire altier sur ses lèvres expire :
Biens, dignité, crédit, beauté, valeur, empire,
Tout vient dans le lieu sombre abîmer son orgueil!
O gloire! ton sentier ne conduit qu'au cercueil.

Des esprits enflammés d'un céleste délire,
Des mains dignes du sceptre ou dignes de la lyre,
Languissent dans ce lieu par la mort habité.
Grands hommes inconnus! la froide pauvreté
Dans vos âmes glaça le torrent du génie;
Des dépouilles du temps la science enrichie
A vos yeux étonnés ne déroula jamais
Un livre où la nature imprima ses secrets.
Mais l'avare Océan recèle dans son onde
Des diamants, l'orgueil des mines de Golconde;
Des plus brillantes fleurs le calice entr'ouvert
Décore un précipice ou parfume un désert.

(*Traduit par* CHÉNIER.)

Ayuntamiento de Madrid

PENSEES DÉTACHÉES.

La pitié d'une femme, et plus douce et plus tendre,
Au cœur des malheureux sait mieux se faire entendre.

Soyons compatissants pour les malheurs d'autrui;
Allons le consoler et pleurer avec lui.

Riches, soyez humains, tendres et généreux :
Quel bien vaut le bonheur de rendre un homme heureux ?

Le plaisir d'obliger est le seul bien suprême
Qui puisse élever l'homme au-dessus de lui-même.

La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude; elle en donne du moins les apparences, et fait paraître l'homme en dehors comme il devrait être intérieurement. LA BRUYÈRE.

Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes. IDEM.

C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. Celui qui ne sait rien croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même ; celui qui sait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré, et parle plus indifféremment. IDEM.

Heureux, trois et quatre fois heureux ceux qui croient! Ils ne peuvent sourire sans compter qu'ils souriront toujours; ils ne peuvent pleurer sans penser qu'ils touchent à la fin de leurs larmes. Leurs pleurs ne sont point perdus: la religion les reçoit dans son urne et les présente à l'Éternel.
CHATEAUBRIAND.

CAUSERIE.

Le 16 mars, le canon des Invalides saluait par cent et un coups la naissance de l'héritier au trône impérial. Paris se met aussitôt en fête, les édifices se pavoisent, les chants nationaux retentissent dans les carrefours ; le soir, les fenêtres s'illuminent de feux aux mille couleurs, les pétards

Ayuntamiento de Madrid

éclatent à chaque coin de rue, les fusées décrivent dans les airs des gerbes étincelantes. L'enfant de France a reçu les noms de NAPOLÉON, *Eugène-Louis-Jean-Joseph ;* S. S. Pie IX sera le parrain, la marraine S. M. la reine de Suède. Les cérémonies du baptême sont fixées au mois de juin.

Nous avons pu admirer la layette et les berceaux destinés au prince impérial. La layette se compose d'objets affectés aux toilettes de jour et de nuit, divisés par catégories de douze douzaines. Les manteaux sont en satin bleu ou blanc, les robes en malines ou en point d'Angleterre ; la robe de baptême est en point d'Alençon, on l'évalue à 25,000 fr. Le premier berceau est en velours blanc, capitonné d'étoiles d'or. Le second, offert par la ville de Paris, se distingue par la richesse et le bon goût des ornementations. Il a la forme d'une nef de navire : à la proue un aigle déploie ses ailes; à la poupe une figure emblématique de Lutèce soutient une couronne ; sur les flancs quatre émaux bleus représentent la Force, la Vigilance, la Prudence et la Justice. Le bois de rose, l'or et l'argent sont les seules matières employées dans ce magnifique travail.

La semaine sainte s'est écoulée dans les émotions produites par ce grand événement, et Pâques est arrivé amenant le printemps avec lui. Mais avant de nous réchauffer aux rayons de ce premier soleil, permettez-moi un rapprochement qui vous a peut-être échappé, jeunes lectrices. La quarantaine passée dans le jeûne et l'abstinence s'appelle *carême* ; par quel jeu singulier du hasard le plus célèbre cuisinier des temps modernes a-t-il porté ce nom ? Sans doute, vous prenez Carême pour un être fabuleux comme le centaure et la Gorgone? il a pourtant existé, réellement existé. Marie-Antoine Carême naquit à Paris, le 8 juin 1784 ; abandonné par sa famille, il accepte chez un restaurateur d'assez bas étage des fonctions très-modestes, très-humbles. Le fumet des ragoûts excite son imagination ; le génie culinaire se développe tout à coup; « Moi aussi je suis artiste, » s'écrie-t-il, et il se met à composer des mets nouveaux, à combiner des sauces, des assaisonnements qui l'arrachent à la misère et à l'obscurité. Il devient le chef des cuisines du prince de Talleyrand ; il passe ensuite au service du régent d'Angleterre ; l'empereur de Russie et l'empereur d'Autriche se disputent l'honneur de le posséder à leur cour. C'est que Carême n'était pas un homme vulgaire ; il aimait son art, il l'approfondissait, il en sondait tous les mystères. Il offrit à Cambacérès une olive restée fameuse dans les fastes de la gastronomie. Cette olive avait été farcie et mise dans le ventre d'une mauviette, la mauviette était entrée dans un perdreau rouge, le perdreau rouge dans un ramier, le ramier dans une poularde, la poularde dans un

Ayuntamiento de Madrid

faisan, le faisan dans un agneau, l'agneau enfin dans un chevreuil. Carême, renonçant à ses fourneaux, prit la plume pour écrire deux traités : *le Pâtissier pittoresque* et *le Maître d'hôtel*. Plus heureux que Vatel, il mourut de sa belle mort, le 12 janvier 1833. Vous avez lu les *Lettres* de Mme de Sévigné, je n'ai pas alors à vous apprendre que Vatel s'est traversé le cœur de son épée, parce que les provisions de marée lui paraissaient insuffisantes pour le dîner qu'il devait servir au roi.

De la cuisine passons, si vous le voulez, dans la salle à manger ; Pâques nous permet un peu de gourmandise, et d'ailleurs, ce n'est point un crime que de goûter aux mets que le ciel nous envoie ou qu'il nous donne le pouvoir de créer. Un duc de Duras voyant Descartes faire bonne chère lui disait en raillant : « Eh quoi ! les philosophes usent-ils de ces friandises ? — Pourquoi pas, répondit Descartes ; vous imaginez-vous que la nature n'ait produit les bonnes choses que pour les ignorants ? » A Pâques donc, la table prend une physionomie luxuriante ; sur la blanche nappe s'étalent avec complaisance langues et hures de Troyes, jambons de Bayonne ou de Mayence, pâtés à la croûte dorée, au ventre bouffi de volaille et de gibier. Que tout cela paraît bon après six semaines de privations ! Je rencontre pourtant des jeunes filles qui ont pour principe de ne toucher que du bout des lèvres aux plats qui leur sont offerts : chez les unes, c'est l'effet d'un esprit romanesque assez ridicule, c'est la coquetterie chez les autres. Non, lectrices, non, Dieu ne veut pas que vous vous nourrissiez de poésie et d'eau claire, il vous ordonne, au contraire, de manger, — passez-moi la trivialité du mot, — afin que la force et la santé circulent dans vos veines ; avec la force et la santé vous serez belles, intelligentes et bonnes, vous ferez l'orgueil et la joie de vos parents.

Et puisque, par extraordinaire, mon bavardage prend un tour sérieux, j'ajouterai quelques conseils, toujours à propos de repas. Delille vous inspirera plus de confiance que moi, c'est de sa bouche que vous apprendrez ou que vous vous remettrez en mémoire certains petits usages non encore tombés en désuétude. « Vous avez donc assisté à un grand dîner ? disait le chantre des *Jardins* à son ami Cosson. Je parie qu'à table vous avez commis cent inconvenances. — Moi ! reprit Cosson, mais je me suis comporté comme tout le monde. — Voyons : que fîtes-vous de votre serviette ? — Je la déployai et l'attachai par un coin à ma boutonnière. — Mon bon ami, on laisse sa serviette sur ses genoux. Et comment mangeâtes-vous votre soupe ? — Je pris ma cuiller d'une main et ma fourchette de l'autre. — Votre fourchette, juste ciel ! mais on ne s'en sert plus pour le potage !

Ayuntamiento de Madrid

Après, que vous fut-il présenté? — Un œuf frais. — Que fîtes-vous de la coquille?— Je la laissai sur mon assiette. — Sans la casser?—Sans la casser.— On brise toujours la coquille. Et après? — Après, je demandai du bouilli.— Du bouilli ! mais c'est du bœuf qu'il fallait dire. Et après? — Je priai mon voisin de me faire passer la volaille. — Malheureux ! on ne prononce ce mot qu'à la basse-cour ; à table c'est du poulet, du chapon. Et votre pain, qu'en fîtes-vous? — Je le coupai très-proprement avec mon couteau. — Eh ! on ne coupe pas son pain, on le rompt. Enfin, comment prîtes-vous votre café? — Il était brûlant, je le versai par petites parties dans ma soucoupe. — On boit son café dans la tasse, jamais dans la soucoupe. » Pauvre Cosson ! il eût été capable de manger des asperges par le gros bout, et de souffler sur un fromage glacé pour le faire refroidir ; mis en présence d'un rince-bouche, il eût infailliblement avalé tout d'un trait l'eau tiède parfumée; ce qui, après dîner, n'eût pas été sans inconvénients. Pour clore ce chapitre, voici des vers écrits en 1507 par un littérateur picard, maître Jehan Drouyn :

Quand à la table tu seras,
Visage joyeux tu auras ;
Le sel du couteau tu prendras,
Ne demande (ce) que mangeras,
Ce qu'on ôte ne demanderas.
Nappe blanche tu maintiendras,
De moucher, cracher t'abstiendras,
Ton morceau au plat ne mettras.

Ainsi, déjà au seizième siècle, il était malséant de prendre du sel avec les doigts et de mettre ses restes dans le plat. Disons encore qu'on doit, après le poisson, laisser sa fourchette sur l'assiette; disons enfin que placer ses gants dans le verre à vin de champagne est une mode tout à fait surannée.

A côté des jambons et des pâtés, les œufs jouent un rôle important dans la solennité de Pâques. Il vous a été expliqué (*Magasin*, 1er vol., p. 189) pourquoi on les teignait en jaune, en rouge, en violet. Dans les maisons qui conservent les mœurs patriarcales, la mère de famille, le dimanche matin, cache dans différents coins quelques douzaines de ces œufs bariolés; tous les enfants, grands et petits, s'amusent à les découvrir, et l'on en fait une immense salade. Depuis plusieurs années les confiseurs exposent des œufs de Pâques en sucre, d'une grosseur prodigieuse : les autruches n'en ont pas d'aussi volumineux. Ils s'ouvrent en deux et peuvent contenir une

Ayuntamiento de Madrid

foule d'objets, ils serviraient au besoin de commode ou de sac de voyage. Il est d'usage de faire à ses parents, à ses amis des cadeaux de cette nature. Je connais une dame qui vient de recevoir une parure en diamants enfermée entre deux coquilles de chocolat. La poule qui a pondu cet œuf-là était bien la poule aux œufs d'or.

Cette allusion à l'une des plus jolies fables de La Fontaine me rappelle une espiéglerie que je me fais un devoir de vous raconter. Conus, escamoteur célèbre, qui eut l'honneur de donner au duc de Chartres des leçons de prestidigitation, Conus, dis-je, se promenant au marché, avise un paysan qui vendait des œufs ; il les lui marchande. Simulant une maladresse, il en laisse tomber un, le casse, et dans l'une des coquilles glisse avec dextérité un louis tout brillant qu'il montre au vendeur ébahi. Conus parle aussitôt d'acheter tout le panier ; mais le paysan s'y refuse, se sauve avec son trésor, et, arrivé dans un endroit solitaire, s'empresse de briser ses œufs qui tous, vous l'avez pressenti, ne contenaient que des poulets à peine à l'état d'embryons.

J'ai été bien inspiré en vous narrant cette petite farce, c'est de l'à-propos ; car, si je ne me trompe, nous sommes au 1er avril, le jour des mystifications par excellence. Voyons, soyez franches, vous avez été attrapées, n'est-ce pas? Je l'ai bien été, moi. On vous a envoyé chercher une galette faite avec la farine de la récolte de 1857 ; on vous a dit, à onze heures du matin, qu'une visite vous attendait, et vous vous êtes empressées de lisser vos cheveux, de passer une robe, de mettre un col, des manchettes, et, tout essoufflées, vous êtes descendues au salon, où vous n'avez vu personne; on vous a assuré que *le Magasin* avait avancé son tirage, que votre numéro venait d'être apporté par le facteur, et vous l'avez demandé aux domestiques. Ah ! très-bien, très-bien. Faites comme moi, soyez les premières à rire, rendez avec usure malice pour malice ; c'est un plaisir innocent qu'on ne saurait condamner, c'est une de nos vieilles traditions qu'il nous faut conserver. Par exemple, ne passons jamais les bornes de la plaisanterie, et plaignons Mme D..., victime d'un *poisson d'avril* [1] que rien ne peut excuser.

Il est six heures : Mme D... va se mettre à table ; elle doit dîner seule. On annonce M., Mme et Mlle B...

La conversation s'engage, se prolonge : la famille B... ne fait nullement mine de vouloir se retirer.

[1] Voir l'origine du poisson d'avril, *Magasin*, t. Ier, p. 183.

Ayuntamiento de Madrid

— Est-ce que votre mari, dit Mme B..., ne quitte pas ordinairement son bureau de meilleure heure?

— Mon mari ! Mais il est en voyage depuis huit jours, répond Mme D...

— Vraiment ! Nous n'aurons donc pas le plaisir de dîner avec lui. Que c'est contrariant !

— Dîner ! ! ! Ah !... oui... certainement, balbutie Mme D... qui, entrevoyant l'affreuse vérité, court donner des ordres pour traiter la famille B...

A peine rentrée au salon, la porte s'ouvre de nouveau :

— M. et Mme S !... exclame le laquais.

— Ah ! fait involontairement la maîtresse du logis.

— Je craignais que nous ne fussions en retard, dit M. S..., en s'inclinant. Je vois avec plaisir que nous ne sommes pas les derniers, car G... et sa femme ne sont pas encore arrivés.

Peindre la situation de Mme D..., je ne l'essayerai pas. G... et sa femme ne se firent pas longtemps attendre, et l'on fut au complet. Vous avez deviné qu'un plaisant de très-mauvais goût avait fabriqué de fausses lettres d'invitation. Mme D..., en femme d'esprit, se remit bientôt ; elle tint courageusement tête à l'orage et donna de nouvelles instructions à l'office ; c'était nécessaire, car le proverbe ne va pas jusqu'à dire que lorsqu'il y en a pour un, il y en a pour sept.

Je ne peux pas vous quitter, jeunes lectrices, sans vous prouver combien j'avais raison de vous défendre l'emploi du blanc et du rouge. Je lis dans les gazettes du jour : « Dernièrement, un auditoire brillant composé, en majeure partie, de dames élégantes, se pressait, à Berlin, dans la salle du cours d'un professeur de chimie. — Ma chère amie, dit tout à coup, en sortant, un jeune homme à sa femme, essuie-toi donc la joue, tu as une tache bleue. — La dame se retourne, se regarde dans les glaces d'un riche magasin, et reste stupéfaite en voyant que son rouge avait tourné au bleu, par suite de la décomposition chimique qui s'était opérée sous l'influence des gaz manipulés. Les autres dames sortirent ; et l'on put admirer des visages jaunes, bleus, noirs, violets, ainsi métamorphosés par les vapeurs perfides. Quelques-uns étaient tellement bariolés, qu'un perroquet en eût été jaloux. » Après cela, persistez, si vous y tenez, à vous peindre la figure, à vous tatouer comme des sauvages ; au moins, n'entrez jamais dans un cours de chimie.

Mais le canon gronde de nouveau. A sa voix majestueuse, Paris de nouveau se décore de lanternes vénitiennes et chinoises ; de nouveau les pièces d'artifice font entendre leurs joyeuses détonations. La paix est con-

Ayuntamiento de Madrid

clue; le Congrès l'a signée, et pour la première fois depuis longtemps, le drapeau de la Russie confond ses plis avec ceux du drapeau tricolore. Remerciez Dieu, Mesdemoiselles; il a entendu vos prières.

D'Orsinval.

MODES.

PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

12me année.

LETTRE VII.

A BERTHE. Avril 1856.

Tu me remercies, ma chère enfant, des détails que je t'ai envoyés dans ma dernière lettre, et tu me dis combien tu es reconnaissante du soin avec lequel je t'ai mise à même de faire le choix de tes robes nouvelles. J'accepte tes remerciements, ils me prouvent une fois de plus la bonté de ton cœur; seulement, laisse-moi te le dire, je suis heureuse du peu de bonheur que je te donne : il m'est si doux de penser que je te fais plaisir ! Ne crains donc pas d'être exigeante avec moi ; je te devrai, au contraire, des remerciements toutes les fois que tu me procureras l'occasion de t'être agréable.

Tu vas être, j'espère, bien satisfaite aujourd'hui; j'ai pensé, comme tu vois, à tes deux amies, je t'envoie pour l'une un costume de mariée, et pour l'autre un habillement de première communiante. La saison est si avancée maintenant, que j'engage Marie à renoncer à la moire antique dont elle avait envie. Sa robe sera plus convenable en beau taffetas d'Italie, avec des quilles en velours épinglé de chaque côté de la jupe. Le revers du corsage, les volants des manches devront être bordés du même velours épinglé. Il ne faudra pas oublier les chevrons en velours épinglé, accompagnés de grelots de soie ou de jais, qui garnissent la manche et produisent un très-heureux effet. Comme je connais les goûts modestes de Marie, j'ai fait border le haut de sa robe d'une simple ruche de tulle illusion, avec les sous-manches en même tulle, fermées au poignet par une ruche. Le voile est une longue écharpe de tulle pareil, dont les bouts devront tout simplement être arrondis par le bas.

Si j'avais dû m'occuper d'une personne plus élégante, au lieu de songer

Ayuntamiento de Madrid

à Marie, à la place d'un costume de mariée bien simple et bien modeste, je t'aurais envoyé une gravure représentant une robe de taffetas d'Italie recouverte de trois volants d'Angleterre appuyés sur des volants de taffetas. Le corsage eût été garni à la basque, aux épaules, sur les manches, de plusieurs rangs d'angleterre, et le col plat en même dentelle eût complété l'ensemble de la toilette. Une riche pointe de châle, en application d'angleterre, eût remplacé le simple voile de tulle, et pour que rien n'y manquât, j'aurais pensé aussi au mouchoir à coins arrondis en même application.

Cette toilette me fait penser à te dire que les deux hauts volants sont bien moins goûtés aujourd'hui, même pour les dentelles blanches, que trois ou quatre volants plus bas : si quelqu'une de tes amies était dans le cas de faire une acquisition de ce genre, fais-lui part de ce bon avis. Je suis certaine que les femmes élégantes qui tiennent à suivre la mode dans toute sa rigueur ne voudront plus cet hiver avoir leurs robes de bal garnies de deux grands volants de dentelle. Puisque je suis sur ce chapitre, laisse-moi te donner encore un conseil utile : lorsque des volants de dentelle sont posés sur des volants d'étoffe, il ne faut pas que ceux-ci descendent aussi bas que les premiers. Pour qu'une toilette de ce genre ne soit pas lourde, surtout quand elle est exécutée en blanc, il est nécessaire que le volant d'étoffe s'arrête au milieu du volant de dentelle, de manière à le soutenir dans le haut seulement ; on met au bord du volant d'étoffe une large bande de tarlatane terminée par un effilé frisé, haut de 4 centimètres. Cet effilé dépasse de toute sa hauteur le bord du volant de dentelle, et l'entre-deux de tarlatane se recouvre de losanges en ruban ou en velours épinglé étroit. Lorsque la toilette est blanche garnie de dentelle noire, l'effilé est blanc, parsemé de distance en distance de quelques brins de chenille noire; quand elle est rose avec dentelle blanche, l'effilé est rose avec coupons de chenille blanche. Cette toilette bien exécutée produit le plus charmant effet.

Lorsque je me rappelle, ma bien-aimée Berthe, les goûts de ta jeune amie, si différents de ceux de Marie, je me la représente toute souriante au détail de cette parure, puis faisant une petite moue dédaigneuse à la vue de la simple toilette de première communion que je lui destine. Elle doit pourtant se résigner à être vêtue simplement, comme il convient à son âge, et surtout se pénétrer de l'importance de l'acte qu'elle est sur le point d'accomplir. La modestie, la douceur et le silence sont la vraie parure d'une jeune fille. Je ne puis donc lui permettre en cette circonstance solennelle qu'une robe en mousseline unie, ornée de plis à la jupe, faite à corsage

Ayuntamiento de Madrid

montant, froncé dans une ceinture basse, et bordé à l'encolure d'une ruche de tulle ou d'une valenciennes. Pour plaire à notre jeune étourdie, j'ai fait orner les manches de nœuds de ruban, mais je les préfère seulement avec des plis. Cette toilette peut être accompagnée, si cela lui fait plaisir, d'une ceinture longue en ruban de taffetas. Le voile devra être en mousseline unie avec un large ourlet, et le bonnet en tulle avec brides de taffetas.

J'ai bien fait de te conseiller le mois dernier d'attendre pour le choix des confections dont tu voulais faire l'achat. A son début, le printemps ressemblait tellement à l'hiver que les véritables nouveautés n'avaient pu paraître. Il y a un mois, ma chère enfant, je t'aurais peut-être engagée à prendre une rotonde jusqu'à ce qu'une température plus douce te permît le mantelet-écharpe. Je serais désolée aujourd'hui de t'avoir donné cet avis, car depuis trente jours cette forme de confection est tout à fait abandonnée.

En attendant le mantelet décolleté, je t'envoie le patron d'une basquine charmante pour le printemps et les jours frais de l'été; c'est le véritable vêtement de demi-saison. Tu la feras en taffetas noir avec plusieurs rangs d'effilés mélangés de chenille, ou avec un effilé ordinaire surmonté de quelques velours façonnés. Tu jugeras de l'effet de cette basquine sur la gravure du mois prochain, mais n'attends pas celle-ci, si tu es pressée; le patron est très-exact. Ce vêtement d'ailleurs te convient parfaitement.

Ta mère, qui est grande et d'une tournure élégante, serait fort bien avec cette basquine; seulement, comme une garniture composée d'effilés serait trop jeune, je l'engage à la faire orner de ses volants de dentelle, appuyés sur des volants d'étoffe. Les dentelles n'empêcheront pas le volant de taffetas d'être bordé d'un effilé qui devra se reproduire à la tête de chaque dentelle. Il faudra orner les manches de la même façon: cette basquine gagnera beaucoup en élégance, si ta mère la garnit aussi aux épaules. Ces sortes de vêtements ajustés ne sont réellement jolis pour dame qu'à la condition d'être très-richement ornés; sans dentelle, ils ne conviennent qu'aux jeunes personnes.

Après les jours frais, je recommanderai à ta mère la nouveauté de la saison, c'est-à-dire la pointe de châle, non pas telle qu'on la portait autrefois, mais petite, courte, et laissant bien voir une jolie robe. Pour demi-toilette, on la fait en taffetas avec un ou deux grands volants pareils enrichis d'effilés mélangés de chenille et d'ornements de velours façonnés. Pour toilette tout à fait élégante, ces pointes se remplacent par de petits châles carrés

Ayuntamiento de Madrid

en dentelle de Chantilly, en guipure, en dentelle de Cambrai, bordés tout autour d'un volant assorti. Ils se portent étagés, de telle sorte qu'on semble avoir deux volants pour garniture. Ces châles sont la nouveauté de la saison.

Outre les châles dont je viens de te parler, les mantelets-écharpes décolletés sont toujours de mode; seulement, pour en renouveler la coupe, on les fait presque tous à pointe derrière. Ceux de femme se garnissent de volants pareils extrêmement ornés, et ceux de jeune fille se font avec volants plus simples, ou avec grands effilés.

Presque tous les vêtements de cette année sont noirs, avec ornements noirs; la chenille et le jais jouent un très-grand rôle dans ces ornements.

Pour toi, ma chère enfant, j'aimerais extrêmement un mantelet-écharpe dont le fond, entièrement recouvert d'une broderie de chenille mélangée de quelques perles de jais, aurait pour garniture un haut effilé en soie et chenille.

Tu le sais déjà, ma charmante Berthe, il n'existe presque plus de broderie anglaise dans la toilette d'une femme; mais ce que tu ignores peut-être, c'est l'abandon de ce genre de broderie d'un si heureux effet pour les enfants. Ainsi, dans la layette de l'enfant impérial, il n'y avait qu'une seule robe ornée de broderie anglaise, et cette broderie était si fine, si bien exécutée, qu'elle ne laissait aucun doute sur son origine britannique. Pour les pantalons, au lieu d'avoir une garniture brodée surmontée de petits plis, comme les années passées, ils sont garnis d'un entre-deux brodé au plumetis. Cet entre-deux est placé entre plusieurs petits plis, et le bas du pantalon est bordé d'une valenciennes fine. La valenciennes remplace les bandes brodées; les broderies mates ont infiniment plus de distinction que celles à jour; enfin, plus les dessins sont petits et minutieux, plus ils sont recherchés.

Je ne sais si tu as fait attention au charmant col à petits pois dont je t'ai donné le dessin le mois dernier; si tu n'as pas songé à l'exécuter, mets-toi vite à l'œuvre : il est d'une distinction extrême. Voici aujourd'hui une voilette à coins arrondis à broder sur tulle, et une guimpe montante qui convient à une enfant de neuf à dix ans.

Tu trouveras aussi une délicieuse gravure sur acier et une tapisserie coloriée à faire au point ordinaire; je te donne de plus le dessin et l'explication des imitations des broderies de la Grèce. Ce travail exécuté sur drap, et surtout sur moire antique, produit de merveilleux tapis pour salon et salle à manger.

Tu sauras, ma chère enfant, que ta grande ombrelle droite, achetée

Ayuntamiento de Madrid

l'été dernier, ne peut plus te servir aujourd'hui. Si tu tiens à suivre rigoureusement la mode, il faut la laisser de côté; les ombrelles de cette année, grandes ou petites, se portent toutes à manche brisé. Les plus distinguées sont en moire antique unie à bordure avec garniture d'effilés ou de volants pareils. Ce dernier genre d'ornement est d'un aspect Pompadour, qui ne manque pas d'une certaine élégance. Je ne t'engage pourtant pas à le prendre pour toi, car je connais ta prédilection pour les choses simples et solides.

Puisque tu dois faire l'acquisition d'une ombrelle, je te recommande, chère enfant, de la choisir d'une couleur en harmonie avec l'ensemble de tes toilettes. L'essentiel n'est pas seulement d'avoir de jolies choses, mais surtout d'en avoir de bien entendues. Ainsi, ne décide la nuance de tes chapeaux, de ton ombrelle et de tous ces accessoires dont se compose la toilette d'une femme, que lorsque tes robes seront achetées. Je te permets d'être aussi simple que tu voudras, mais je ne voudrais pas voir ta toilette manquer d'ensemble. Il est important, même avec la robe du tissu le plus ordinaire, d'avoir des bottines de couleur assortie ou de nuance peu tranchante. Rien n'est choquant comme des bottines noires avec une robe claire, ou grises avec une robe noire; cela est aussi peu convenable que des gants non boutonnés.

Pardonne-moi, ma bien-aimée Berthe, d'entrer dans tous ces détails; je te dis adieu, et te répète que je ne trouve rien de si doux au monde que de m'occuper de toi. H. D'A.

ERRATA. Dans la lettre du mois dernier, au bas de la page 183, au lieu de *petits rayons*, lisez : *petites rayures*; et au lieu de couleur *puce* non glacée, lisez : couleur *pure* non glacée.

OUVRAGES DIVERS.

OUVRAGES DE FANTAISIE.

Suspension en perles (n° 77).

Cette charmante fantaisie peut remplacer un lustre dans un petit salon ou chambre de jeune fille, et servir d'ornement pour autel de la Vierge.

La suspension en perles peut se faire de toutes nuances, les claires sont préférables et s'harmonisent mieux avec les couleurs plus vives des fleurs.

Prenez des perles d'Allemagne de deux couleurs, vertes et blanches, enfilez huit de ces perles

Ayuntamiento de Madrid

dans de la ganse, en les alternant, une blanche, une verte; glissez votre aiguille pour former le rond sur lequel se fait tout l'ouvrage. Pour le second rang, enfilez deux perles blanches à la fois, glissez votre aiguille dans la perle verte, et ainsi de suite jusqu'à la fin de votre rang. Pour le troisième rang, enfilez une perle verte en glissant l'aiguille dans les perles blanches. Pour le quatrième rang, enfilez une perle blanche, en faisant glisser votre aiguille dans la perle verte. Au cinquième rang, recommencez les augmentations, c'est-à-dire deux perles vertes à la fois, et glissez l'aiguille dans chaque perle blanche. Les augmentations doivent se trouver les unes sous les autres, elles ne se font que de deux rangs en deux rangs. Les perles alternées régulièrement doivent former des raies vertes et blanches. Au 21e rang, changez la nuance des perles; enfilez une perle vert foncé et glissez l'aiguille dans la perle vert clair, faites trois rangs de même. Au 25e rang, enfilez à la fois deux perles vert clair, que vous glissez dans la perle vert foncé qui correspond à la raie verte du milieu, partant de la pointe. Les 26e et 27e rangs se font sans augmentation, en employant des perles vert clair; enfin les 28e et 29e rangs comme le 25e, mais en perles vert foncé.

Ce travail terminé, il ne reste plus qu'à l'orner. Commencez par la frange de perles, enfilez sept perles blanches, glissez l'aiguille dans une perle verte du 25e rang, continuez ainsi tout le tour, en laissant une perle d'intervalle; le dernier rang se fait en enfilant cinq perles vert foncé, glissez l'aiguille dans la perle du milieu des bouclettes blanches et faites de même jusqu'à la fin. Il faut ensuite neuf glands, que vous exécutez en formant trois boucles de perles vertes et blanches réunies dans une seule perle, et terminées par trois rangs. Ces glands se posent aux quatre coins, aux quatre milieux et le dernier au centre.

Terminez par les quatre chaînettes de supports en enfilant des perles blanches et vertes, que vous croisez comme les bagues d'enfant. Les chaînettes doivent avoir 54 cent. de longueur; vous les attachez aux quatre coins de votre suspension, et vous finissez le haut par le même ornement que le tour, en ajoutant un double gland au milieu. Garnissez l'intérieur de fleurs artificielles arrangées avec goût. Ce travail, qui paraît très-compliqué, n'est pourtant qu'un jeu d'enfant.

Sac pour première communiante (nos 74, 75, 76).

Ce sac se compose d'une bande de crochet plein et d'une bande de crochet à jour. La bande de crochet plein se fait en cordonnet blanc, et les dessins en perles blanches mates, copiez exactement le dessin, nº 74. Séparez chaque bande de crochet par une rangée de perles mates, faites ensuite un rang de crochet plein avant de recommmencer le crochet à jour, dont le dessin est indiqué au nº 75, et qui forme des losanges composés de quatre coquilles. Le sac terminé doit avoir 30 cent. de hauteur sur 26 de largeur. Doublez-le de soie blanche et ajoutez la coulisse.

Coussin algérien (nos 9 et 10).

Ce coussin est une jolie nouveauté de Mme Helbronner; il rappelle heureusement les ouvrages de fantaisie venant de l'Algérie et de la Grèce, admis à l'Exposition universelle. Le fond du coussin est en drap nacarat; faites-le au point de chaînette, en suivant exactement les contours du dessin et en brodant l'intérieur de chaque feuille toujours en arrondissant. Chaque nuance est indiquée par des signes. (Voyez au nº 9.) Ornez votre coussin d'une torsade et d'un effilé. L'ensemble est au nº 10.

Ayuntamiento de Madrid

PATRONS.

Explication d'une basquine dont le patron est sur la 2e feuille de broderie (nos 1 à 6).

Cette basquine est un joli vêtement de demi-saison. Le patron est pour jeune fille de seize à dix-huit ans. On doit le tailler dans le sens de l'étoffe. Le n° 1 représente la moitié du devant. Le n° 2 le dessous du bras. Le n° 3 la moitié du dos, qui s'ajuste à ce dernier; à la réunion de ces deux morceaux, où se trouve la lettre *F*, on fait en dessous de la basquine un gros pli creux qui lui donne plus de grâce. Le n° 4 forme la première manche sur laquelle se monte le grand volant du n° 6, qui doit avoir trois larges plis creux. Le n° 5 est la seconde manche qui se pose sur la première, et doit être un peu soutenue; ces deux manches se montent ensemble. La basquine est ornée d'un quadrillé de velours formant losanges, dans lesquels on met des glands en jais. (Nous devons ce joli modèle à la maison Fauvet.)

Explication d'un corsage pour petite fille de cinq à sept ans (nos 8 à 15).

Ce charmant corsage vient de la maison de *l'Éclair*; il est demi-décolleté, on peut en modifier la forme, en remplaçant les pièces du devant et du dos par des croisés de rubans ou de velours; et se décolleter entièrement en supprimant la pièce d'épaule n° 12. Dans ce cas la bretelle se monte sur la manche. Le n° 8, côté du devant. Le n° 9, moitié de la pièce du devant. Le n° 10, côté du dos. Le n° 11, milieu de la pièce du dos. Il est essentiel de faire les deux plis indiqués sur les nos 8 et 10, et qui doivent avoir 1 cent. de hauteur : ces plis se font dans toute la largeur des deux pièces. Le n° 12, pièce d'épaule. Le n° 13, moitié de la petite manche courte. Le n° 14 est la basquine taillée d'un seul morceau et dont les lettres *K* et *T* s'ajustent, la première au devant du corsage et l'autre au dos. Le n° 15, bretelle. En réunissant les lettres, on arrive facilement à l'ensemble exact du corsage, qui se garnit d'effilés ou de velours.

Explication du patron de chapeau (nos 16 à 19).

Le n° 16, moitié de la passe du chapeau. Le n° 17, moitié du bandeau. Le n° 18, le rond. Enfin, le n° 19, que l'on désigne sous le nom d'apprêt, se pose sur la passe du chapeau et forme ornement et bavolet tout à la fois. Les deux plis creux du bavolet se font entre les mots : *Commencement* et *Fin du bavolet* indiqués sur la planche. Cet apprêt se garnit d'une frange de plumes frimatées ou de blondes. Sur les chapeaux de paille, on le fait en étoffe unie ou en ruban. Pour terminer le chapeau, on ajoute une fleur ou un nœud d'un seul côté, avec un tour de tête assorti aux ornements du dessus.

LINGERIE.

Guimpe de jeune fille de neuf à onze ans (nos 1, 2, 3, 4).

On réunit le devant n° 1 au dos n° 2, par un entre-deux qui dissimule les coutures. La manche n° 3 forme bouillon; elle se monte sur l'entre-deux n° 4. On garnit le tour du col d'une valenciennes ainsi que le bas des poignets. Il est facile de rendre cette guimpe plus riche, en cousant une valenciennes au bas de chaque guirlande de broderie.

Ayuntamiento de Madrid

Explication de la 1re feuille de broderie et patrons.

1. Devant de la guimpe. Plumetis, pois et point d'échelle. (*Voir aux Ouvrages.*)
2. Dos de la guimpe. (*Idem.*)
3. Manche. (*Idem.*)
4. Entre-deux pour les épaulettes et les manches.
5. Bonnet de baptême. Plumetis et point d'armes.
6. Passe du bonnet.
7. Voilette d'une forme nouvelle. Elle se fait en application sur tulle.
8. Bande au feston pour jupon.
9. Coussin algérien. (*Voir aux Ouvrages.*)
10. Ensemble du coussin. (*Idem.*)
11. *S. P.* Plumetis fleuri.
12. *M. C.* Id.
13. *E. P.* Id.
14. *A. T. H.* Id.
15. *C. B.* Id.
16. *A. D.* Id.
17. *E. L.* Id.
18. *H. D. C.* Id., avec couronne de comte.
19. *F. V.* Petites lettres. Plumetis pour écussons.
20. *J. B.* Id.
21. *Hyacinthe.* Plumetis.
22. *Rachel.* Id.
23. *F. B.* enlacées au plumetis.
24. *A. F.* Id.
25. *A. G.* Pois cordonnet.
26. *L. B.* Plumetis orné.
27. *M. B.* Id.
28. *M. B.* Grandes lettres pour linge de table au plumetis.
29. *Philomène.* Plumetis.
30. *Francine.* Id.

Explication de la 2e feuille de broderie et patrons.

1. Devant de la basquine. (*Voir aux ouvrages.*)
2. Côté de la basquine. (*Idem.*)
3. Dos. (*Idem.*)
4. Manche de dessous. (*Idem.*)
5. Manche de dessus. (*Idem.*)
6. Volant de la manche. (*Idem.*)
8. Côté du devant du corsage d'enfant. (*Voir l'Explication aux ouvrages.*)
9. Moitié de la pièce du devant. (*Idem.*)
10. Côté du dos. (*Idem.*)
11. Moitié de la pièce du dos. (*Idem.*)
12. Pièce du dos. (*Idem.*)
13. Moitié de la manche. (*Idem.*)
14. Moitié de la basquine. (*Idem.*)
15. Moitié de la bretelle. (*Idem.*)
16. Moitié de la passe du chapeau. (*Voir l'Explication aux ouvrages.*)
17. Moitié du bandeau. (*Idem.*)
18. Rond. (*Idem.*)
19. Apprêt servant de bavolet et d'ornement. (*Idem.*)
20. Écusson riche au plumetis, avec les initiales *A. F.* enlacées.
21. Ecusson double. Plumetis et pois avec *G. W.*
22. Écusson fantaisie *Z. S.*
23. Coin de mouchoir au plumetis *P. B.*
24. Bouquet pour pelote.
25. *A. C.* Plumetis riche. Point d'arme, pois.
26. *Y. F.* Plumetis riche.
27. *P. M.* Feston.
28. *S. B.* OEillets et plumetis.
29. *C. N.* Plumetis riche.
30. *A. H.* Id.
31. *E. J.* Id.
32. *H. C.* Feston.
33. *M. V.* Épis.
34. *M. B.* Feston ou plumetis.
35. *C. G.* Id.
36. *C. R.* Plumetis orné.
37. *T. M. V.* Plumetis ou feston.
38. *A. L.* Plumetis orné.
39. Joli petit écusson. Pois et épines *A. A.*
40. *F. A.* Plumetis.
41 à 65. Alphabet au plumetis pour mouchoir et linge damassé.
66. *Claire.* Plumetis riche.
67. *Eulalie.* Id.
68. *Nelly.* Plumetis simple.
69. *Alphonsine.* Id.
70. *Pauline.* Plumetis fleuri.
71. *Thérézine.* Plumetis simple.
72. *Léocadie.* Joli feston.
73. *Clarisse.* Plumetis et point d'échelle.
74. Bande du crochet plein pour le sac de première communiante. (*Voir aux Ouvrages.*)
75. Dessin de la bande du crochet à jour. (*Idem.*)
76. Ensemble du sac.
77. Ensemble de la suspension en perles.

Ayuntamiento de Madrid

Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE MARIÉE. (*Voir le Petit-Courrier.*)

TOILETTE DE VILLE. Robe de taffetas ornée de velours et guipures. Châle carré, cachemire de l'Inde. Chapeau de crêpe, orné d'un seul côté d'une plume frimatée.

TOILETTE DE PREMIÈRE COMMUNIANTE. (*Voir le Petit-Courrier.*)

KEEPSAKE DE MUSIQUE.

9e *Album.*

1° *Célèbre Andante*, par L. VAN BEETHOVEN.

2° *La Musette*, petite fantaisie imitative, par J. SÉBASTIEN BACH.

3° *Thème* avec variations, par J. Haydn.

GRAVURE SUR ACIER

Le premier sourire d'un grand homme. Nouvelle.

Explication du Rébus du mois de Mars.

La cathédrale de Reims est digne du monde entier.

RÉBUS.

JOSÉPHINE DESREZ, DIRECTRICE.

Typographie Hennuyer, Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.

Ayuntamiento de Madrid

Imp. Delannoy et Sauvageot rue de la Cour B. Paris

25 Avril 1856

MAGASIN DES DEMOISELLES

10 francs par an Paris 12 francs pour les Départements. 1 livr. 2 aquarelles (fac simile) 2 sepias 2 albums de musique 2 gravures sur acier 15 gravures 2 gravures de modes. 6 planches de tapisseries coloriées. 100 dessins de broderies patrons de grandeur naturelle. petits patrons ouvrages à l'aiguille filet. tricot. crochet. ouvrages nouveaux rébus illustrés planche crochet couleur bleue. Planche de petits ouvrages de fantaisie or ou argent

Bureaux du Journal 51. rue Laffitte

PARIS

22e année

Ayuntamiento de Madrid